494
145
I
1452

LE FRONDEVR DES-INTERESSE'.

M. DC. L.

495

LE

FRONDEVR DES-INTERESSÉ.

FRONDE qui trompant les mortels
Te fais eriger des autels
Depuis la fatale iournée
Qui mit en diuorce nos Loix,
Et fit de la feſte des Roys
Le plus triſte iour de l'année.

Fille du tumulte & du bruit
Que le ſort aueugle conduit
Ie ne ſçay ſur quoy tu te fondes
Pour nous vouloir donner la Paix,
Tu ne la deſiras iamais,
C'eſt pour la Guerre que tu frondes.

Tu fais comme les Matelos,
Et comme eux tu tournes le dos
Aux lieux où tu veux prendre terre,
La Paix n'eſt point ton élement;
C'eſt vn pretexte ſeulement
Qui te ſert à faire la Guerre.

679894

Par vn industrieux abus
Tu nous augmentes les tribus
Que tu feints d'oster par les armes:
Qui te croit est bien innocent,
Vn escu nous en couste cent;
Voila le suiet de nos larmes.

Nous iettons des l'armes de sang
De t'auoir esleuée au rang
De ceux que la gloire enuironne,
Et de voir que tes estendars
Depuis la Seyne soyent espars
Iusqu'aux riues de la Garonne.

Germe de nos diuisions
Qui fait regner les passions
Iusques dans les Palais des Princes;
Ton venin qui par tout s'espand,
Pire que celuy du Serpent,
Desole toutes nos Prouinces.

Ne croy pas pourtant que ta voix
Attire à toy les bons François,
Ny qu'vne aueugle obeyssance
Mette iamais sous tes liens,
Ceux dont la fortune & les biens,
Dependent d'vne autre Puissance.

Non

RBC/NcU

Non, ce venin contagieux
Ne gaigne que les Factieux
Que le repos public ne touche,
Et qui par d'autres intereſts,
Qui ne ſont plus guere ſecrets
Ont vn cœur qui dément la bouche.

Mais, Fronde, à quoy ſert ce diſcours,
Ie parle à des gens qui ſont ſours,
Pour m'entendre ils n'ont point d'oreilles
Pleuſt au Ciel que tous ces frélons
N'euſſent iamais eu d'aiguillons
Non plus que les roys des Abeilles.

Nous ſerions malgré tes ſupots
Dedans nos maiſons en repos,
Et pourrions battre à la campagne
Les bleds que nous y auons mis,
Sans les voir prendre aux ennemis
Qui les moiſſonnent pour l'Eſpagne.

Quel eſtrange bouluerſement!
On nous mange diuerſement,
Par la Guerre, & par la Maltôte;
Ce qui reſte depuis dix ans
Du rauage des Partiſans.
Tout d'vn coup la Fronde nous l'oſte.

Puis donc que ce foible ſecours
De nos maux entretient le cours,
Au lieu de leur fermer la porte;
Reuenons à nous, chers Frondeurs,
Temperons vn peu nos ardeurs,
Vn zele indiſcret nous emporte.

Si dans les premiers mouuemens
On iugeoit des éuenemens
Tous les hommes ſeroient bien ſages;
Helas! qu'auons nous entrepris,
Pouuions-nous iamais faire pis
Que d'exciter tous ces orages?

Eſtions-nous aux extremitez
Des dernieres calamitez,
Pour tenter vn remede extreſme;
Le malade qui veut mourir,
Par vn deſeſpoir de guerir,
Agit ainſi contre luy-meſme.

Paris, & les lieux d'alentour,
N'ont ny commerce ny labour,
Toutes choſes ſont déperies;
L'Eſtat a perdu ſa vigueur,
Il s'en va tomber en langueur,
Ses deux mamelles ſont taries.

En quel abyſme de malheurs
Nous precipitent nos chaleurs,
Le Peuple gemit, l'Eſtat ſouffre;
Et dans noſtre ſouſleuement
Nous voyons noſtre abaiſſement,
Et tombons dans le meſme gouffre.

Ne ſoyons plus, amis Frondeurs,
Ny demandeurs ny deffendeurs,
Renonçons à nos guaranties;
Et démeſlons les differens
D'entre les Petits & les Grands,
Sans nous rendre iamais parties.

N'eſt-ce pas vn enchantement
De chercher du ſolagement
Dans le deſordre & dans la Guerre?
La Fronde deſormais ne ſert
Qu'à nous faire manger en vert
Tous les biens qui ſont ſur la terre.

Les pauures qui meurent de faim
Demandent la Paix ou du pain:
Et ceux qui viuoient de leurs rentes,
Forcez par la neceſſité,
Vendent ce qui leur eſt reſté,
Et ne viuent que de leurs ventes.

L'Orgueil fait place à la pitié,
Tous biens ſont reduits à moitié;
On voit fondre nos heritages,
Et peut-eſtre nos heritiers
Perdront ſur nos biens les deux tiers
Auant qu'ils facent leurs partages.

La Fronde eſtoit bonne aux enfans
De certains Frondeurs triomphans,
Mais elle a ruiné les noſtres;
Tous les biens ne ſont pas communs,
Ce qui peut profiter aux vns
Eſt ſouuent domageable aux autres.

Depuis qu'on nous a deſ-vnis
Nos Ports ont eſté deſgarnis,
La Famine a ſuiuy la Guerre,
Le Ciel a pleuré nos malheurs,
De l'abondance de ſes pleuis
Il a quaſi noyé la terre.

Ces gens qui faiſoient les Tribuns,
Ces peres du Peuple importuns
Ont bien engendré des miſeres;
Iamais les enfans de Paris
Ne ſe virent ſi mal nourris
Que lors qu'ils eurent tant de peres.

Les ſoins de ces Reformateurs
Qui veulent eſtre nos Tuteurs,
Ne ſont point du tout ſuportables;
Sortons de cét aueuglement,
Car pour vn faux Soulagement
Nous ſouffrons des maux veritables.

Grand Roy, des Roys le plus humain,
Le Remede eſt en voſtre main,
Il eſt digne de vos penſées;
Vous pouuez ſans bruit, ſans eſclat,
Terminer les maux de l'Eſtat
Par l'oubly des choſes paſſées.

Reconciliez ces Eſprits
Qu'vn zele indiſcret a ſurpris,
Banniſſez loin d'eux le Diuorce;
La Douceur fait par ſes apas
Ce que la Rigueur ne fait pas,
Et l'Amour enchaine la Force.

Frondeurs, autrefois ſi puiſſans;
Ie vous voy deſia languiſſans;
Voſtre Frondre à demy deſtruite
Vous fait cognoiſtre que le fruit,
Que voſtre grand zele a produit,
A bien trompé voſtre conduite.

Il eſt permis de ſouhaiter
Vn Regne doux à ſuporter,
Mais tel qu'il eſt il le faut prendre;
Et s'il faut vn temperament
A l'abſolu Gouuernement,
C'eſt de Dieu qu'il le faut attendre.

Que s'il arriue quelquefois
Que des Miniſtres de nos Roys
Le Gouuernement ſoit trop rude,
Lors qu'ils en ſeront recherchez,
Recherchons en nous les pechez
Qui cauſent cette ſeruitude.

Il eſt bien vray que les Impos
Qui nous conſommoient iuſqu'aux os,
Les Tailles & la Subſiſtance,
L'Emprunt des Maiſons, les Toiſez,
Les Eſtapes & les Aiſez,
Ont deuoré noſtre ſubſtance.

Mais le remede à nos trauaux
Eſt plus violent que nos maux,
Et cette frondeuſe vermine
Qui deffendoit nos baſtions,
Nous couſte douze millions,
Sans la guerre & ſans la famine.

Ces gens que nous auons armez,
Pires que des loups affamez,
Ont enchery ſur les pillages
De ces Sergens irreguliers,
Mangeurs de peuple, fuziliers,
Qui deſertoient tous les vilages.

Calculons les frais des Conuois
Que nous ont fait durant trois mois
Les Soldats des portes cocheres,
Nous trouuerons que les Flamans,
Les Lorrains ny les Alemans,
N'ont point eu de troupes ſi cheres.

Hola donc, Frondeurs, c'eſt aſſez,
Contentons-nous des maux paſſez,
Et de nos miſeres communes:
Remettons l'Eſtat en ſon poinct,
Noſtre intereſt y ſera ioinct,
Nous reſtablirons nos fortunes.

Autrement le temps s'eſcoulant,
Et le remede eſtant trop lent,
Nos maux ſe rendront incurables;
L'Eſtat penchant ſur le coſté
Nous mettra dans l'extremité,
Et nous ſerons tous miſerables.

Tous les ordres ſeront confus,
Le deſſous prendre le deſſus
Par la porte ou par les feneſtres,
Les mutins & les indiſcrets
Entreront aux conſeils ſecrets,
Et les Valets ſeront les Maiſtres.

Souuenez-vous, amis Frondeurs,
Que ces mutins & ces grondeurs
Qui vouloient forcer vos ſufrages
Lors qu'on trauailloit à la Paix,
Vous aſſiegeoient dans le Palais,
Et vous eſtouffoient aux paſſages.

Que ce douloureux ſouuenir
Vous detache pour l'auenir
De ceſte iniuſte Populace,
Qui n'aymant au Gouuernement
Que la nouueauté ſeulement,
Des meilleures choſes ſe laſſe.

Fuyez donc ces ſeditieux,
Ces mutins & ces factieux,
Laiſſez la Fronde à ces canailles;
Et pour euiter tant de maux
N'enfermez pas vos Generaux
Vne autre fois dans vos murailles.

500

Pour vous dont les pieux deſſeins
Vous font reuerer comme Saincts,
Ie n'entends pas bien vos myſteres;
Mais ſans penetrer dans le fons
Si les motifs en eſtoient bons,
Les effects eſtoient bien contraires.

Ie n'oze appeler attentat
Voſtre grand zele pour l'Eſtat;
Voulant nous tirer de ſouffrance
Vous ne iugiez pas que ce vœu
Pourroit vn iour mettre le feu
Dans les quatre coins de la France.

L'Eſtat comme le diamant
Diminuë en le reformant,
Pour le trop polir on l'empire;
Quand vous reformez cét Eſtat
Vous diminuez ſon eſclat,
Et la gloire de cét Empire.

Nous reſpectons voſtre ſuport,
Mais puis que vous eſtes au Port
Où toutes les Graces arriuent,
Permettez-nous de prier Dieu,
Que ce Port ne ſoit pas le lieu
D'où nos calamitez deriuent.

Que nous puissions voir desormais
Regner la Iustice & la paix,
Que ces deux Graces s'entrebaisent;
Et que suiuant d'vn cœur loyal
La voix du Prophete Royal
Toutes ces tempestes s'appaisent.

Qu'à l'auenir mieux aduisez,
Nous ne soyons plus diuisez,
Mais que chassant de bonne sorte
Ce monstre de Diuision,
L'Estat & la Religion
Pour iamais luy ferment la porte.

Que Dieu nous face moissonner
La Paix que luy seul peut donner,
Et qu'il la rappelle en ce monde:
Que pour comble de nos souhaits
Nous puissions trouuer cette Paix
Dedans le tombeau de la Fronde.

Qu'enfin cette saincte Vnion
Banniſſe la Confusion
Qui fait les discordes ciuiles;
Que Paris soit comme autrefois
La bonne ville de nos Roys,
Et la Reyne des bonnes Villes.

FIN.